

La maman n'a plus vingt ans ; tant de mouvement, d'émotions en deux jours, c'est beaucoup pour sa nonchalance et son épuisement ! Et cependant elle marche, elle suit de loin les amoureux, s'asseyant pour descendre en glissant d'une roche sur l'autre, et lançant de temps en temps un : « Zaut y court trop vite ! » — qui ne les atteint pas.

Enfin ils ont escaladé la falaise presque à pic, et les voilà sur le plateau. Mais ils ont laissé passer le temps là bas sans s'en douter. La plaine est envahie par une foule bariolée, bruyante ; la musique municipale lance ses notes de cuivre et ses fioritures de hautbois. La course est commencée ; vite, vite il faut grimper pour dominer le spectacle, chercher son petit coin, suivre les péripéties émouvantes de la lutte des chevaux d'Australie et de Buenos-Ayres. Des marchands passent, offrant leur limonade, leurs bonbons, leurs arachides, mais le trio n'écoute rien, ne voit rien ; il monte à travers les filaos, les cassies épineuses, les herbes brûlées par le soleil et les ronces.

Philomène est arrivée la première au balcon de la rampe, pendant que Polycarpe prend la main de la mère et la hisse hardiment sur la chaussée.

La plaine se voit de côté. — « Ma çère ! s'écrie Philomène, à c'thère nous lé oblizé guette en bié ! » — Comment faire pour éviter l'obligation de regarder de biais ? Là haut la route fait son second lacet beaucoup plus en avant, et de cet autre coude, la vue doit s'étendre de face. La mère n'en peut plus ; elle veut rester là ; on la reprendra au retour, ou bien elle montera à petits pas les rejoindre ; et comme d'autres d'ailleurs, qui sont là par groupes, elle se contentera de la vue « en bié » !

Le poste méritait d'être atteint, et les secondes galeries gratuites de cet immense amphithéâtre valent mieux que les tribunes du bas pour ceux que n'intéresse pas la couleur des casaques et le nom des jockeys.



A gauche : la mer, un coin des immenses casernes, les toits des maisons de la Petite Ile, la poudrière et le mausolée. Au fond et au-delà de la Rivière, la ville qui s'étage. A droite la gorge enserrée et la montagne ; et au-dessous, là sous les pieds, la vaste Redoute et sa piste, et sa pelouse et ses tribunes, et l'immense foule multicolore, la clameur et les rires aux dérobades ou aux chutes. Philomène n'avait jamais vu cela, ni le paysage, ni les courses de chevaux, ni les courses d'ânes qui font partout la joie du populaire.

Ses yeux sont un peu cernés ; ses joues ont pâli sous leur teinte cuivrée, et elle s'appuie sur Polycarpe qui vient de découvrir là bas sur la mer, le petit point noir de la Désirée qui l'attend, et dont le cœur se serre tout à coup à la pensée qu'il faudra partir dans quelques heures, quitter Philomène, la douceur des journées passées à parler d'amour. Mais il songe que c'est la fin, que quelques jours à peine le séparent de la tranquillité de la vie sédentaire, et d'une Philomène qui l'attendra dans sa case, jeune, tendre et les bras ouverts.

Soudain, sans qu'ils aient pu s'expliquer pourquoi, une clameur prolongée s'élève, une foule énorme escalade les barrières, se répand sur la piste, et des flancs de la montagne, du blanc, du bleu, du noir, du rouge, se met en course folle à dévaler vers la piste. C'est la fin de la course. Pris de la même frénésie, Polycarpe et Philomène rejoignent la mère, l'entraînent en criant comme les autres, vers les tribunes abandonnées, vers les écuries, vers le pesage, partout où les conduit l'envahissement pacifique du peuple qui s'amuse.

Mais le retour est long par l'unique route encombrée de piétons, de cavaliers, de voitures, de charrettes, d'équipages invraisemblables. Le pont qui relie le faubourg de la Petite-Ile à la ville, presque à l'embouchure de la Rivière,



résiste à la surcharge humaine qui de loin paraît immobile, tant elle est compacte. A quoi bon se presser, puisque maintenant il faut aller vers le port, c'est-à-dire vers le départ et la séparation ? Polycarpe et Philomène sont devenus graves. — « Allez zaut tout seils. Moins lé mort ; mi rent' mon case ! » avait déclaré la mère, et elle leur disait adieu par un « Alorss à r'vouer » sans autre cérémonie, sans embrassade, sans même une poignée de main. Ils n'avaient pas l'habitude de ces manifestations, et leurs sentiments s'étaient traduits seulement par la bonté du regard et la douceur de l'intonation.

— « Rent' pas trop tard ! » avait dit la mère à Philomène, « mi aspère à vous, » et elle les avait laissés, bien lasse en effet, pensant avec désespoir à la grande distance à parcourir entre le bas de la Rivière et la rue du Ruisseau des noirs, oubliant dans la fatigue et le découragement, la peine d'un départ qui se produisait si vite après la joie des fiançailles.

Les jeunes gens ont continué leur route vers le Barachois, suivant la partie de la foule qui se dirigeait de ce côté. Polycarpe essaie de plaisanter et de faire rire Philomène qui ne veut pas s'égayer et reste silencieuse. Ce n'est pas qu'elle ait l'idée de pleurer, ce serait ridicule, car après tout son fiancé les rejoindra dans un mois, mais elle est triste de la rapidité des joies si bizarrement accumulées ces derniers jours ; triste de cette fin de journée si employée, vaguement consciente que l'absence est une petite mort.

Les voilà sur le quai. Le wharf allonge assez loin au-dessus de la mer son appontement de bois, et à droite dans le bassin appelé Barachois, une vingtaine de bateaux de dimensions diverses, s'agitent à peine sous le mouvement du flot. Polycarpe descend la rampe qui conduit au port et montre tout de suite à son amie le canot de la Dési-



rée. Les marins l'ont laissé à l'amarre pour aller courir quelque bordée ; ils rentreront bientôt, et eux-mêmes ont encore le temps de se redire les riens puérils de l'amour. Ils s'asseoient au-dessus de l'eau, puis dans le bateau lui-même. Polycarpe explique la manœuvre du gouvernail, celle des rames, et énumère les diverses corvées du bord, les brimades, les punitions, le maigre ordinaire, et Philomène s'indigne — « C'est eune vie d' cien ! » Une existence de chien pour ceux qui ne l'aiment pas ; mais lui ne trouve pas de peine à la vivre. S'il n'avait pas retrouvé Philomène, il n'en voudrait pas changer. Où aller, que faire pour être mieux et plus libre ? Il n'a plus ni papa, ni maman, il est seul au monde, et en disant cela, il presse son amie sur son cœur. Elle sent que désormais ce sera son devoir de remplacer pour celui qu'elle aime, tous ceux qu'il n'a pas connus ou qui l'ont quitté, que sa tendresse, sera faite de toutes les tendresses inconnues, oubliées ou perdues. Pour être une petite négresse on n'en a pas moins d'intelligence, de cœur, de bonté, de délicatesse et d'amour très-pur ! Une idée : elle détache de son cou son unique bijou, une petite médaille d'argent au bout d'un cordonnet noir, et la met dans la main de Polycarpe. — « Garde à Li, Li va protèze à vous. »

Il a pris la médaille et l'a mise lui-même à son cou, sans chercher à la dissimuler, sans paraître gêné de n'avoir rien à lui offrir en échange, qu'un bon regard de ses yeux rieurs et francs, une étreinte de ses bras musclés.

Un refrain aviné se fait entendre ; Polycarpe reconnaît la voix des matelots. Il ne veut pas que son amie soit là quand ils arriveront, qu'elle soit l'objet de leurs taquineries ou de leurs privautés déplacées, elle s'en ira là-bas au bout du wharf pour le voir passer et lui dire adieu de loin. De là elle n'entendra pas les plaisanteries des matelots. Elle y restera dit-elle jusqu'à l'appareillage du navire. Mais il



explique que la Désirée partira seulement de nuit, quand le vent de terre la poussera au large, et que l'attente serait trop longue. Sa mère l'attend et serait inquiète ; elle devra rentrer dès qu'il aura atteint le bord. Elle promet et s'attache à son cou. Il brusque un peu les derniers moments pour ne pas s'attendrir. — « Alors zaut y ça va là-bas arranze not' case. » Il a appuyé sur les mots : notre case. Les matelots paraissent, Polycarpe se détache de Philomène et la pousse dans une direction opposée. Pendant qu'elle se hâte vers le poste des adieux, il entre dans le canot et attache les avirons.

Oui, elle préparera la case de Ste-Rose avec soin, avec amour, en attendant le bien-aimé qui ne saurait tarder, et les préparatifs ne seront pas compliqués ! Que faut-il pour monter un ménage de noirs ? Les cinq sous de la chanson ; car pour chacun d'eux il est réel le touchant inventaire : « Mon la case : calimets bambous ; mon zor'llier morceau di bois blanc, mon marmit' carapace tortie. »

Elle est au bout du wharf, serrant son petit châle autour de son cou, fouettée par le grand souffle du large. Le bout de sa jupe claque au vent sur ses talons. Comme il tarde ! Elle surveille la sortie du canot. Comment fera-t-il ? Il se heurtera dès son apparition à ces lames violentes qui vont se briser contre le quai dans un grand fracas de galets roulés. Peut-être chavireront-ils ? S'il allait, comme son père, être happé par un requin ? Mais non, le requin vient près du bord, c'est vrai ; on le voit même quelquefois au bout du wharf, mais là-bas dans le brisant, contre le mur, c'est trop près de terre. Et comme elle raisonne ainsi, voici que profitant du reflux, le canot a surgi du petit port au-dessous de l'entrée du wharf, et hardiment présente sa pointe à la grande lame qui revient. Elle le voit se dresser sur la crête, puis s'enfoncer, puis remonter encore en avançant. Polycarpe est à l'avant, qui tourne la tête vers elle



tout en ramant ; elle est comme fascinée par ses dents blanches qui semblent illuminer toute sa figure. Son châle retiré, elle l'agite contre le vent. Toute la mer s'embrase au soleil couchant dont le globe énorme et rouge va sombrer dans l'eau, en éclairant violemment la pointe du Cap Bernard et d'énormes bandes de nuages étendues comme des toiles au-dessus de l'horizon. Le petit bateau s'en va, s'en va dans cette incandescence ; les rameurs qui tournent le dos au soleil deviennent sombres ; Philomène ne distingue plus bien ; mais comme elle fait face au couchant, elle devine que Polycarpe la voit encore au contraire dans des reflets d'apothéose, et elle continue les mouvements de son petit châle bleu. Son bras se fatigue, elle s'essouffle ; il faut s'arrêter ! Quelques secondes seulement, et elle recommence. Le canot a tourné derrière le navire, il est arrivé, elle ne voit plus rien ; et elle reste là, consciente de ne plus pouvoir rien distinguer, mais s'attachant toujours à ce grand corps que la houle secoue au large, et à ces mâts qui sur le ciel rouge, se dressent comme un échafaudage dans un incendie.

Soudain la détonation d'un petit canon sur le quai la fait se retourner ; elle aperçoit le drapeau tricolore qui descend lentement de sa vergue au grand mât de signaux du port et qui salue la fin du jour. La Désirée aussi a amené son pavillon, et le soleil lui-même a amené ses couleurs. Tout le ciel a pâli presque instantanément, les tons cuivrés s'assombrissent, la nuit s'annonce.

Philomène est seule, seule sur le wharf si animé d'habitude à cette heure, mais aujourd'hui tout le monde s'est porté sur la Redoute, vers le champ de courses, et la promenade favorite des habitants est restée déserte. Elle est contente de cet isolement, s'assoit sur un banc, peu pressée de remonter les rues en pente, et de retourner si loin du bord, si loin de la Désirée, si loin de Polycarpe !



Et cependant il le faut bien ; la mer prend une teinte grise ; dans une heure il fera noir dans les rues. Elle sent tout à coup la grande lassitude de ces deux jours pendant lesquels ses nerfs l'ont soutenue. Demain il faudra être de nouveau au travail, annoncer son départ, dire adieu à ses voisins en faisant part de la grande nouvelle. Elle étire ses membres fatigués, regarde encore avec tristesse la Désirée qui continue à se balancer, et pensant à Polycarpe qui ne peut pas s'arrêter d'être secoué, elle se retire lentement !

\*  
\* \*

Voilà cinq jours qu'il est parti, cinq jours pendant lesquels la chaleur s'est accentuée au point de devenir intolérable. Chaque coucher de soleil est devenu de plus en plus cuivré. Ce soir tout le ciel est resté longtemps d'une couleur de safran qui jaunissait les arbres, les maisons, les passants. Un coup de vent, un cyclone, annonçait-on. Dieu veuille qu'il passe au loin ! Et la pluie, une pluie torrentielle tombe avec fracas sur les toits de tôle ou de bardeaux. Ceux qui s'y connaissent ont regardé le baromètre qui s'affole ; plus de doute, un coup de canon vient d'être tiré pour ordonner aux bateaux de rentrer dans le port, aux navires de gagner le large. En prévision du coup de vent, les pauvres cases ont essayé de se consolider ; on a fait un peu partout des provisions de conserves et de bougies ; car comment sortir, comment y voir dans la tourmente qui renverse tout et assombrit le jour ? Philomène et sa mère sont dans leur cabanon. Au-dessus d'elles la pluie fait un vacarme affreux, la tempête fait grincer les énormes branches des manguiers, et parfois le vent prolonge à ce point sa poussée en hurlant, qu'elles se demandent si le cabanon ne sera pas emporté, et si ce n'est pas la fin du monde ! La mer pousse des grondements qui



s'entendent de partout ; on se croirait sur ses bords tant est net le choc violent de la lame géante qui se brise. L'écume jaune et sale des flots est projetée très loin sur la ville, et se mêle au tourbillon des feuilles emportées, des branches cassées, des tuiles arrachées, des cailloux soulevés et lancés comme des balles. Où est Polycarpe, que fait-il ? L'ordre d'appareiller a dû le trouver à St-Paul, et il fuit maintenant devant le cyclone, au large, on ne sait où, sur cette grande mer en courroux qui gronde, gronde à fendre la tête des pauvres humains, et le cœur de ceux qui lui ont confié des êtres chéris !

Dans la pauvre case, l'eau coule de partout ; quelque plaque de tôle disjointe a dû se soulever puis s'arracher et aller s'abattre violemment sur quelque tronc de manguier en l'écorchant. Philomène et sa mère n'ont plus assez de récipients pour se mettre à l'abri de l'inondation. Serrées l'une contre l'autre, elles laissent faire, elles subissent la loi d'une nature plus forte qu'elles. — « Ste-Vierge Marie, mère de Dié ! — répètent-elles de temps en temps, pendant que l'eau s'étend sur la terre battue de leur misérable refuge, et que la mince charpente secouée, craque de toutes ses membrures, menaçant de s'effondrer et de les ensevelir. Comment faire ? La nuit est profonde ; il doit être au moins dix heures du soir, et voilà trois heures que les deux femmes attendent après avoir renoncé à lutter contre l'inondation. Les ustensiles de ménage gisent dans la boue ; le coffre en bois qui contient le maigre vestiaire est détrempe. Dieu merci, les effets de toile qu'il contient sont de ceux qui ne craignent pas l'eau ; mais leurs robes légères collent à leur corps transi, et assises sur le cadre de bois de leur lit, elles ont froid !

Il n'y a pas à attendre davantage ! Comment passer dans cette situation le reste de la nuit ? On va sortir, aller comme on pourra jusqu'à l'habitation voisine, chez des blancs que l'on connaît et qui sont charitables, chercher un abri, quel-



ques vêtements secs, un peu de réconfort moral. — « Ah Dié Seingneir ! nous lé morts ! » — Un épouvantable fracas ! La toiture, sous la poussée violente d'une branche de manguier, vient de crever, et menaçante, humide et noire avec une grande pointe blanche qui pleure de sève et d'eau, la branche, arrêtée par les rameaux et les feuilles qui continuent au dehors à recevoir les furieuses secousses du vent, se balance au-dessus du lit dans un mouvement déréglé. Quelques centimètres de plus et elles étaient atteintes au front. C'en est trop, elles se lèvent, arrachent avec effort la barre de bois mise en travers de la porte, et tentent de l'ouvrir. Le vent s'oppose à leur effort ; elles s'arcbutent, tendent leurs muscles, avancent, sont repoussées, reviennent à la charge, et tout-à-coup, projetées en avant sur le sol, elles s'abattent dans un même cri. Brutalement le vent ayant eu prise sur le volet de bois l'avait ouvert, arraché de ses gonds, et lancé dans le noir de la nuit. Une seconde de plus, et un craquement prolongé suivi d'un écroulement ; c'est le vent qui s'est engouffré dans le cabanon, a arraché la charpente, et l'a lancée contre un invisible obstacle.

Les deux femmes se sont relevées à demi-mortes, comme elles ont pu, en se tenant accrochées l'une à l'autre, et elles essaient de reconnaître leur chemin vers le portail de bois qui doit être arraché lui-même. Le vent leur fait entrer la pluie dans la peau comme des aiguilles. S<sup>te</sup>-Vierze Marie mère dé Dié !! Un éclair ! Elles voient la route à suivre, . . . s'élancent ; . . . sont emportées ! . .

Comment sont-elles venues s'échouer sous une véranda abritée de la bourrasque ; comment ont-elles eu la force de frapper pour se faire entendre ? Qui, sur la route, leur a porté secours, les a aidées à venir jusqu'ici ? Où est leur sauveur ? Le savent-elles ? Elles sont là, changées, couvertes, assises par terre dans un coin de pièce planchée, abritée du vent, on leur a fait boire, elles ignorent quoi, du rhum



peut-être, qui les a réchauffées, puis engourdies. Peut-être ont-elles dormi, la tête sur les genoux, et maintenant qu'elles voient autour d'elles les choses et les gens, elles ne comprennent pas encore ce qui leur est arrivé — « Ste Vierze Marie, mère dé Dié ! » —

Vers le matin, la tempête s'est apaisée, la trombe a poursuivi sa trajectoire ; la pluie seule continue, large, impérieuse, impressionnante ! Et par les rues jonchées de débris, des escouades passent pour porter des secours et commencer à relever les ruines.

Polycarpe ! Ce nom revient aux lèvres de Philomène, pendant que sa mère se lamente : « Mon case ! mon marmite ! mon robe ! Touit mon zaffaires ! » —

Eh quoi ! Le déménagement se trouve ainsi tout fait, tandis que Polycarpe, lui, court des dangers ; il est peut-être mort ! Mort ? Oh il faut savoir ! Comment faire ? Philomène veut aller voir ses anciens maîtres, leur parler, les intéresser à son sort, savoir ce qu'est devenue la Désirée ! Ils savent tout, les blancs, et elle est partie dès qu'elle a pu, sous la pluie !

\*  
\* \*

Mais les blancs ne savent pas tout, et voici huit jours que Philomène, abritée et recueillie par charité, mais indifférente à tout ce qui n'est pas sa préoccupation dominante, cherche à savoir, s'informe, se ronge de soucis et d'inquiétude, souvent même de désespoir. Mais elle ne se répand pas en lamentations. Toute droite, les lèvres serrées, les yeux cernés par l'insomnie, elle a repris du travail ; il faut bien vivre, manger comme si l'on était heureux, et ne plus songer au départ pour Ste Rose avant de savoir si la Désirée n'a pas



été perdue corps et biens ! « Ste-Vierge Marie, mère de Dié ! » répète incessamment la mère dont la raison paraît troublée depuis la nuit terrible, et qu'il faut soigner comme une enfant !

Ah certes, Philomène avait prié, elle priait encore, car elle croyait dans la protection du ciel, dans son secours, dans le miracle même ; et chaque matin avant de reprendre la tâche devenue maintenant si pénible, elle s'arrêtait à l'Assomption dont la Vierge aux bras étendus recevait ses supplications et relevait son courage.

Philomène savait où et comment s'annoncent les navires, là haut à la Vigie, sur la pointe extrême du Cap Bernard, par de grosses boules ; à droite la boule annonce qu'ils viennent de l'Est ; à gauche de l'Ouest. Mais qu'importait la direction ? Elle voulait seulement qu'il en vint un ; on verrait après ! Et voici que ce matin, au sortir de l'Assomption, elle a cru voir sur le mât de vigie une boule noire. Elle active sa course — « Nana navire qui vient » ? — Elle avait deux ou trois fois posé cette question sur sa route. On avait regardé, puis on avait dit : oui ! Son maître ! Elle veut voir son maître, savoir de lui si c'est vrai, si c'est bien vrai ; et comme son maître a dit oui, elle a couru comme un trait jusqu'au Barachois, et repris d'elle-même le poste d'observation qui avait été son poste d'adieu.

Un navire ! c'en est un, mais il faut attendre pour savoir si c'est bien la Désirée. Il grossit à l'horizon, mais il louvoie. Combien de temps mettra-t-il jusqu'au mouillage ? Comme l'attente est longue ! Philomène sent fléchir ses jambes, tout comme l'autre jour en entendant le premier chant de son amour ! La douleur peut-elle donc produire les mêmes effets que le bonheur ? Rien ne pourra l'empêcher de rester là jusqu'à la fin. Le soleil est lourd. Que lui fait le soleil ? D'ailleurs personne en la regardant ne saura qu'elle est inquiète et qu'elle souffre, car elle sait se dominer et se vaincre.



Les heures passent ; la mer rutilante et fait mal à ses pauvres yeux qui brûlent. Un pêcheur était sous le wharf ; elle ne s'en était pas doutée ; le voici qui apparaît, sa longue gaule à la main. — « Quoi ça vi fé là ? » —

Va-t-elle répondre ? Oui ; c'est trop souffrir toute seule ! Elle attend la Désirée, car c'est elle, elle n'en doute pas, et là dessus il y a son mari. Elle a dit son mari pour que l'autre ne sourie pas. Mais le pêcheur est un brave noir, un vieux marin. Il s'étonne qu'elle soit sûre du nom du navire. Allons ! il va s'informer. Peut-être qu'au bureau du port on sait déjà son nom avec la longue-vue, par des signaux, que sais-je ? Et il va revenir. Philomène attend le renseignement sans impatience, puisqu'elle est sûre ! Ce ne serait pas la peine d'essayer de la tromper ; c'est la Désirée, elle la reconnaît, il semble qu'elle l'ait toujours vue.

— « Ca même ça ! » — Le vieux marin est revenu tout exprès pour le lui dire, et il s'est informé, ... il y a des blessés à bord ; on demande des civières et des secours. Des blessés ? Philomène s'est redressée.

— « Mi ça va, merci ! » — Et elle part vers les bureaux du port offrir ses services, dire qu'elle sait soigner les malades, et qu'on aura sûrement besoin d'elle.

Une chaloupe et un matériel de secours sont envoyés au devant de la Désirée. Philomène est debout sur le quai, attendant impassible, l'arrivée des blessés. Rien ne révèle à l'entourage des médecins et des infirmiers qui dans le doute de ce qu'il y aurait à faire, ont accepté ses services, l'angoisse de ce petit cœur de négresse de vingt ans, et l'héroïsme de son courage. On lui donne une consigne, en cas ; elle a compris et obéira !

Après une attente mortelle, la chaloupe se détache du navire ; elle approche. Un frémissement imperceptible agite les lèvres de Philomène. Que va-t-elle voir ? Polycarpe est-il parmi les blessés ? Si oui quelle est la gravité de sa blessure ?



La chaloupe aborde ; trois civières couvertes sont alignées, et l'on commence à procéder au débarquement. Le Capitaine de la Désirée a tenu à accompagner lui-même le convoi, et dès qu'on a touché la première civière, il regarde les médecins en hochant la tête. « — Il a son compte celui-là ! Deux jambes cassées. » — « Son nom ? » — « Polycarpe Dieu-donné , de St Denis. »

Polycarpe ! C'est lui, là, couché, blessé à mort peut-être ! Philomène a entendu, puis a senti tout son sang refluer vers son cœur ; mais d'un brusque élan elle a bondi sur la civière, crispé sa main sur le brancard, et d'un geste de prise de possession s'est imposée au soin de ce malade !

Comment l'accident s'est-il produit ? Elle entend le Capitaine répondre brièvement : “ Pile de barriques pleines mal assujetties, brusquement projetées, jambes cassées au-dessus du genou, gangrène possible, grande faiblesse, beaucoup de sang perdu. ” — Elle le sauvera ! Et voilà la théorie funèbre qui s'achemine vers l'hôpital.

\*  
\* \*

Que furent les jours qui suivirent, pour Philomène et pour sa mère, pour Philomène surtout, qui par un miracle d'habileté a réussi à se glisser dans le service de l'hôpital, et à faire face au supplément de la besogne ?

Elle avait entrevu sa figure exsangue, sans pouvoir lui parler, et un matin elle avait cru mourir en entendant dire qu'il fallait couper les deux jambes de Polycarpe. — “ Ste Vierze Marie, Mère dé Dié ! ” Infirmes ! il allait être infirmes ! Au lieu du Polycarpe jeune, alerte, qu'elle avait vu bondir dans les rampes qui descendent à la Rivière, ce ne serait plus qu'un pauvre être portant des moignons entre deux bé-



quilles ! Mieux valait qu'il mourût ! Ah quel effondrement de son jeune rêve ; quel réveil après seulement deux jours de bonheur et de projets fous !

Et Polycarpe fut amputé, et sa jeunesse triompha de tout ; de la gangrène qui s'était emparée de ses membres, de la fuite de son sang qui l'avait laissé abattu, pantelant, comme une feuille de bananier passée au four ; et surtout, oh surtout, du désespoir de n'être plus lui-même, de rester désormais dans la vie une ruine, un déchet, une loque humaine !

Quand après bien des jours — combien longs ! — on vint dire à Philomène que Polycarpe l'avait demandée très souvent, qu'elle pouvait le voir, mais qu'il fallait lui éviter encore les émotions, son pauvre cœur eut froid, froid comme s'il allait mourir ! Ce moment tant désiré la laissait maintenant sans courage. Il fallut lui répéter qu'elle était attendue. Alors elle fit un signe de croix, essuya ses yeux, et d'un pas d'automate elle s'avança vers le lit de Polycarpe.

Il l'avait vue venir, et souriait avec tristesse. Alors brusquement, la force lui revint. Elle eut le courage de lui sourire aussi ; et lorsque sans dire un mot, Polycarpe lui tendit la petite médaille suspendue au même cordon un peu sali, comme pour lui faire comprendre qu'il la rendait libre, maintenant qu'il n'était plus un homme, qu'il ne prétendait plus à unir sa jeunesse à son irrémédiable infirmité ; elle repoussa doucement sa main en la pressant, et lui dit : —

« Garde à Li, Li l'a protèze à vous ; nous va croçe à Li dan' not' case » !

Dans notre case ! C'était ces mots pleins d'espoir, il s'en souvenait, qu'il avait prononcés en la quittant dans sa dernière étreinte, et c'était ces mêmes mots qu'elle lui redisait en le retrouvant mutilé !

Alors son pauvre cœur meurtri déborda de douleur, de pi-



fié, de joie et de reconnaissance, et l'attirant à lui, ils sanglotèrent tous les deux, . . . éperdument !

Si vous passez dans la rue du Ruisseau des noirs, cherchez des yeux une boutique de cordonnier. Vous la reconnaîtrez aisément, car elle fait le coin de la rue de Lafontaine. Philomène n'y sera peut-être pas, car elle travaille au dehors ; sa mère non plus, car elle repose au cimetière où les grands cyclones ne la troublent plus ; mais vous y verrez Polycarpe.

Sans rancune contre la destinée, n'ayant plus ni jambes ni pieds, Polycarpe a appris à chausser ceux qui peuvent marcher. Et vous reconnaîtrez au-dessus de leur lit, accrochée à la cloison que de simples journaux tapissent, la petite médaille de la « Ste Vierge Marie, mère de Dié ! »